

## **Sous le souffle des esprits: inspiration des légendes des Prairies canadiennes\***

par

Tatiana Arcand

Collège universitaire de Saint-Boniface  
Winnipeg (Manitoba)

### RÉSUMÉ

L'article a pour but de présenter les sources d'inspiration des légendes des Prairies canadiennes. En premier lieu, les Amérindiens, cherchant à élucider les mystères naturels de ce vaste territoire et à les poser en des termes qui leur étaient familiers, en firent le fondement de leurs récits légendaires, les présentant comme des puissances surnaturelles avec lesquelles ils se sentaient constamment en communion. Venu à son tour dans les vastes espaces du Canada, le colonisateur accorda une place privilégiée dans sa tradition orale aux mêmes éléments insaisissables de l'univers afin d'appivoiser, ne serait-ce que furtivement, les forces qui dépassaient son entendement. C'est ainsi que le souffle cosmique en est arrivé à jouer un rôle fondamental dans les légendes de la région. Compagnon ou ennemi de l'homme dont il captive l'imagination, il parsème son chemin d'«esprits», permettant ainsi aux êtres d'ici-bas de sentir la présence de cet autre monde qui ne cesse de les fasciner.

### ABSTRACT

The sources of inspiration of legends from the Canadian Prairies are presented. To begin with, the

---

\* Version remaniée d'une communication présentée au congrès annuel du Conseil international d'études francophones (CIEF) qui a eu lieu à Strasbourg (France) du 20 au 27 juin 1992.

Amerindians, in an effort to explain the natural mysteries of this immense land and express them in their own terms, made them the basis of their legendary stories and evoked them as supernatural powers with which they were in constant communion. When the colonizers arrived in Canada's huge spaces, they attached special importance in their oral tradition to those same elusive elements of the universe as an, albeit furtive, way of taming the forces that escaped their understanding. The cosmic breath thus came to play a fundamental role in the region's legends. Friend or enemy of man whose imagination it captivates, this inspiration strews its path with "spirits", allowing the mortals of the here below to feel the presence of that other, ever fascinating, world.

---

Dans son oeuvre poétique, *La quête de joie*, Patrice de la Tour du Pin écrivait: «Tous les pays qui n'ont plus de légende / Seront condamnés à mourir de froid [...]» (La Tour du Pin, 1946, p. 287).

Nous ne pouvons pas nier que les hivers des Prairies canadiennes sont bien rigoureux. Pourtant, si l'hiver est glacé sous le firmament transi, s'il abrège les jours en nous plongeant dans une nuit terne et crue, il n'en est pas moins impuissant contre l'ingéniosité et l'imagination du peuple canadien. Depuis des siècles déjà, avant l'arrivée des Blancs, les Amérindiens parcouraient ce territoire. Cherchant à éclairer le mystère des vastes Prairies et à le poser en des termes qui leur étaient familiers, ils se constituèrent un riche répertoire de légendes et conférèrent, par là même, signification et valeur à l'existence.

Puis, du début du XVII<sup>e</sup> siècle au milieu du XIX<sup>e</sup>, le Français s'implante en terre d'Amérique. Type d'homme spéculatif et rationnel, l'isolement et la nécessité l'amènent à s'intéresser davantage à la culture du sol qu'à celle de l'esprit. Néanmoins, à mesure que le nouvel habitant évoluait dans l'immédiat, le concret, au sein de la nature profonde, terrifiante, pleine d'inconnu et d'infini, qui pèse sur l'esprit et trahit la faiblesse humaine, il constatait journallement la présence des forces invisibles et obscures, innommées pour un temps, qui

travaillaient à prolonger ou à défaire son action. Se sentant mû par ces forces mystérieuses qui s'alimentaient à même son imaginaire, le pionnier mobilisait dans son entreprise toutes les ressources de sa personnalité, et le territoire qu'il arrachait à la sauvagerie pour le rendre habitable finissait par revêtir non seulement une dimension géophysique ou économique mais aussi celle de l'extraordinaire. Au monde visible, composé de réalités matérielles quantifiables, réparables dans l'espace et dans le temps, venait se joindre l'invisible, non pas vide, mais habité de merveilles qui prolongeaient tout naturellement l'univers sauvage que l'habitant était en train de domestiquer. Il se mettait donc en constant dialogue avec l'invisible tout en lui accordant une place privilégiée dans ses récits oraux. C'est ainsi que sont nées les légendes des Prairies canadiennes.

De quoi se compose cet invisible, habité et interventionniste, qui constitue la trame de chaque légende? En fait, de toutes sortes d'images tirées d'abord d'une perception du monde réel et transformées aussitôt par l'imagination créatrice au point de faire éclater les cadres de la vie quotidienne. Car c'est au moment où les concepts et les pensées de la collectivité, aux prises avec les mystères insaisissables de la vie, s'avèrent insuffisants que l'esprit de l'homme cherche à combler cette lacune en introduisant des solutions merveilleuses dans ses récits. Qu'il s'agisse d'éléments de la nature qui s'abattent sur lui, ou d'esprits surnaturels, tels les farfadets, les revenants ou même le diable qui viennent parfois lui rendre visite, l'homme cherche, à la lumière de l'aube légendaire, à composer avec ces diverses forces qui dérangent le déroulement de son existence, afin de faire dissiper, ne serait-ce que pour un instant, les ténèbres enveloppant sa démarche sur terre. La légende devient ainsi la réponse à un fossé profond que l'homme a constaté entre l'ici-bas et l'au-delà, «un pont jeté par-dessus pour rétablir une continuité blessée» (Bergeron, 1988, p. 70). Cette réponse prend la forme d'un «voyage» qui amène l'être humain vers l'au-delà, lui permettant d'ouvrir une fenêtre sur certaines grandes énigmes de l'existence. Et la narration de ces «voyages» nous révèle comment une collectivité donnée percevait son rapport avec le surnaturel, le structurait et lui imposait ses impératifs existentiels.

Les mystères naturels de l'univers ont toujours préoccupé l'imagination de l'homme, car ses activités s'exerçaient de prime

abord sur le monde qui l'entourait, mobile comme lui. L'homme mesurait l'importance de l'adversaire ou de l'obstacle qu'il rencontrait à la grandeur de celui-ci et lui attribuait une force correspondante. Ainsi, les premiers habitants des Prairies, devant la force souvent démesurée du vent, durent se sentir désarmés et éprouver devant lui crainte et respect. Il s'ensuit que le souffle cosmique qui balaie les plaines joue un rôle de premier ordre dans les légendes de la région, au point d'y acquérir une aura surnaturelle.

L'élément qui nous préoccupe tout particulièrement ici est celui, invisible, de l'air. L'un des quatre éléments primordiaux, selon les cosmogonies traditionnelles, l'air est symboliquement associé non seulement au vent mais au souffle. Il est donc symbole de spiritualisation, représentant le monde subtil, intermédiaire entre le ciel et la terre, et le souffle vital, nécessaire à la subsistance des êtres. Dans les légendes des Prairies, l'image fondamentale est celle du vent qui passe. Mais l'aspect qu'il revêt – qu'il s'agisse d'une réalité cosmique, d'une force divine ou d'un influx spirituel – dépend de la source de la légende.

Les récits des Amérindiens nous présentent surtout une conception animiste des vents. Les auteurs de ces récits voyaient tous les éléments comme des forces de la nature placées sous la puissance des personnages surnaturels qui les avaient soumises et qui les conduisaient à leur gré. Les vents devenaient ainsi des instruments de la puissance divine, servant à vivifier, châtier, enseigner.

La légende intitulée «Le vent» illustre bien les rapports qui existaient entre le peuple amérindien et les divinités-maîtres des vents. Le thème du récit, d'ailleurs, rejoint celui de la tradition biblique: le vent est perçu comme instrument de création. Dans cette légende, Zeus confie à chacune des quatre tribus amérindiennes des Prairies la responsabilité d'un des quatre vents qui soufflent sur la terre et les charge d'y faire régner l'harmonie et l'ordre. En communiquant ainsi son souffle-vent aux hommes, Zeus leur accorde une efficacité surhumaine, une force divine, et le vent devient un influx spirituel qui pousse les hommes à la création.

Cependant, certaines tribus, au lieu de diriger les vents selon les besoins du peuple, abusent de leur pouvoir en incitant les vents à tourmenter la nature et à détruire les Prairies en les

transformant en un immense désert. Les vents, au lieu de servir à la création d'un monde paisible et harmonieux, deviennent entre les mains des hommes une force de destruction et, en raison de l'agitation qui les caractérise dès que les hommes en prennent possession, un symbole de leur inconstance, de leur instabilité et de leur vanité.

Zeus reviendra sur terre pour leur enlever la responsabilité des vents, qu'il confiera à ses propres messagers. L'homme perd donc pour toujours le pouvoir de maîtriser le souffle divin sur la terre, c'est-à-dire la puissance créatrice de la vie. La reprise du vent par les dieux constitue un châtement pour l'homme, un rappel de sa misérable condition d'être humain, soumis aux caprices des forces de l'univers.

Les allusions au souffle puissant des Prairies abondent aussi dans les légendes des Métis. Le récit des «Trois soeurs» est particulièrement riche à cet égard. Il a comme cadre géographique un coin du Manitoba où le vent souffle avec beaucoup de force, gonfle les eaux du lac Winnipeg et les transforme en vagues majestueuses. Les habitants du lieu ont recours à un jeu de personnification, fondé sur une légende irlandaise, pour «expliquer» la puissance du vent et le déferlement effréné des vagues qu'il crée sur le lac à certains moments de l'année. Regardez le lac de plus près, disent-ils, et vous verrez que chaque neuvième vague s'élève à une hauteur surprenante. Cette vague majestueuse est composée de trois vagues qui «sont en réalité les nymphes des eaux de Gimli. La vague qui porte le nom d'Agnès ouvre le chemin à ses soeurs aînées, Mabel et Becki» (Picoux et Grolet, 1992, p. 91). Ainsi les trois vagues sont-elles personnifiées au point d'avoir des noms propres et de posséder les gestes et les passions des êtres charnels. Ces nymphes-soeurs seraient tombées amoureuses toutes les trois d'un prince qui naviguait sur le lac. C'est Agnès, la plus jeune, que le prince choisit comme compagne pour la vie. Et les deux soeurs rivales, jalouses du bonheur d'Agnès, la poursuivent continuellement en s'élevant aussi haut que possible pour l'atteindre et la blesser. Encore de nos jours, disent les habitants, nous voyons, en regardant attentivement le lac Winnipeg, cette grande vague composée de deux petites à la poursuite d'une troisième qui leur échappe en riant. C'est une lutte continue qui décrit bien la danse frémissante des eaux du grand lac.

En plus d'être l'instrument de création des courants aquatiques, le vent se présente dans ce récit en diverses phases qui ont chacune leur aspect psychologique. Les formes que prend le vent font bien ressortir sa nature ambivalente, de sorte que l'on peut voir ces phases comme les manifestations d'un être divin qui veut communiquer ses émotions, de la douceur la plus calme jusqu'au courroux le plus tempétueux. Ainsi, en tant que force élémentaire reliée aux passions humaines, telles l'envie et la jalousie ressenties par les soeurs aînées, le vent est l'expression évidente d'une volonté furieuse et vaine. À un autre moment, il devient «comme une brise printanière, douce et caressante» (Picoux et Grolet, 1992, p. 92), pour refléter les sentiments amoureux d'Agnès qui souhaite ardemment posséder un corps de femme afin de pouvoir épouser le prince.

L'image la plus forte, cependant, est celle de la violente tempête qui redonne la vie. C'est l'image du souffle cosmique qui pénètre, brise et purifie. Le prince Morann, remarquable par sa laideur et par la difformité de son corps, fut surpris un jour par une tempête et projeté dans le lac par le vent. C'est Agnès qui saisit le jeune homme au moment où il allait se noyer. L'amour les enflamma tous les deux. Aussitôt,

comme par enchantement, Morann sentit son corps difforme se redresser dans les eaux tumultueuses. Il était métamorphosé en un prince très séduisant, le plus beau que la terre ait jamais porté (Picoux et Grolet, 1992, p. 92).

La vague devient ici source de vie et de purification. L'immersion étant régénératrice, comme à l'occasion du baptême, la vague efface l'histoire et rétablit l'être dans un état nouveau, grâce à l'action créatrice déployée par la force du vent.

Un des meilleurs exemples du vent comme mobile universel et purificateur se retrouve dans la légende de souche manitobaine, «La ville sans soleil», récit très riche en symboles où les liens entre la réalité et le surnaturel sont particulièrement évidents. Le scientifique, Josiah Flintabbatey, se promène seul à bord d'un canot, sur un lac situé tout près de Flin Flon, quand son canot est happé par un tourbillon. «Projeté hors de son embarcation et aspiré par une force tournoyante, l'explorateur [a] l'impression d'être entraîné au centre de la terre» (Picoux et Grolet, 1992, p. 8). Josiah découvre là une ville mystérieuse qui, bien que sous terre, n'est pas dans l'obscurité: tout y est plaqué ou fabriqué d'or pur. Il apprendra plus tard, après être remonté

à la surface, que cette ville avait été construite à une autre époque par des Amérindiens qui cherchaient à échapper aux conflits caractérisant leur vie sur terre. Ainsi, toute une société s'était établie au fond du lac et y avait vécu plusieurs siècles en harmonie, comme dans un paradis.

Ce qui nous intéresse surtout dans cette légende complexe est le rôle du tourbillon, symbole d'une évolution plus forte que les hommes et dirigée par des forces supérieures, dont la violence constitue une intervention extraordinaire dans le cours des choses. Le tourbillon est à l'origine de toute une exploration souterraine qui mène à la découverte d'un monde céleste dans les entrailles de la terre. Il a donc la double signification de chute tourbillonnante et de tourbillon ascensionnel, car la régression irrésistible qu'il provoque – la plongée au fond du lac et le retour à l'origine – a comme résultat l'ascension vers le paradis et la découverte de la paix originelle. Le vent de colère et de création qui a occasionné le tourbillon est encore une fois l'instrument purificateur qui amène l'explorateur à se plonger dans les eaux pour retourner à ses sources. Josiah, en pénétrant dans la grotte, en arrive à un dépouillement du matériel pour retrouver l'image primordiale ensevelie au plus profond de son âme. C'est la transformation, ne serait-ce que pour un moment, d'un être jadis lourd et confus en une entité légère, vibrante et libre par le truchement de son imagination et du vent.

Ainsi les divers mouvements de l'air sont-ils métamorphosés par l'esprit de l'homme au point de devenir des forces occultes, dotées de maints pouvoirs, capables de produire des merveilles, y compris la régénération de l'homme. Une telle évocation de ces forces cosmiques est l'expression de l'homme qui cherche, par le jeu d'analogies et de symboles, à entrer en relation avec les grandes puissances de l'univers. C'est de cette façon qu'il cherche à composer avec les mystères naturels de son propre monde.

Le souffle cosmique n'est qu'un seul des habitants de l'invisible à s'agiter sur l'azur des grands lacs et la verdure parfumée des plaines. Les brises qui soufflent à travers le feuillage portent elles-mêmes les esprits de l'air – farfadets, fantômes, revenants, présences diaboliques – qui viennent exacerber les frayeurs des habitants du Nouveau Monde. Dans ses *Chroniques*, Arthur Buies écrivait, en 1862, à propos du peuple de la côte du Saint-Laurent en bas de Québec, ces

quelques phrases qui s'appliquent tout autant aux peuples des Prairies:

Dans les campagnes primitives du Canada, l'on est friand du merveilleux. La superstition y est aussi florissante qu'il y a cent ans, et qu'elle l'est encore dans certaines parties des Pyrénées ou de la Basse-Bretagne. Il y a là quantité de goules, de sorciers à l'oeil louche, de diables galopant dans les fossés ou entrant dans les maisons sous [diverses formes] et toujours deux individus qui ont vu ces prodiges et qui se prêtent main-forte dans leur narration. [...] Les anciens surtout connaissent des espèces innombrables de lutins; ils causent avec eux, ils ont vu au moins une fois le diable courir le long des clôtures et s'arrêter devant certaines maisons dans des postures rien moins que... surnaturelles... pour les ensorceler peut-être. [...] et j'admirai la douce innocence de ces campagnes que le diable a choisies pour venir prendre de l'exercice (Buies, 1970, p. 317).

Dans les récits légendaires des Prairies, les mêmes êtres surnaturels surgissent au sein du quotidien, répondant ainsi à la fascination qu'exercent sur l'homme l'au-delà et les êtres qui l'habitent. Chose curieuse, dans la plupart de ces légendes, ces «personnages» de diverses autres natures sont associés aux bouffées soudaines du vent, comme si, dans cet espace légendaire, chaque souffle d'air était animé. Ainsi, dans la légende du «Cheval blanc», c'est au moment où le vent souffle que certains disent entendre des bruits de sabots dans la vaste plaine, signe du passage d'un cheval blanc – symbole de réincarnation chez les Amérindiens – habité par l'âme d'une jeune Amérindienne morte depuis longtemps dans des circonstances tragiques. La légende intitulée «Le bison» décrit comment le vent a révélé à ces premiers habitants la présence proche d'une bête qui s'est transformée miraculeusement en bison en leur présence, animal créé par les dieux pour assurer la survie des hommes sur terre. Ailleurs, dans la légende métisse intitulée «Le cheval noir et le buveur», ce dernier se retrouve face au diable un soir de tempête et d'orage. Cette perspective rejoint celle du poète breton, Guillevic, qui écrivait, dans un poème admirablement limité au noyau poétique des impressions: «Il y a quelqu'un / Dans le vent» (Guillevic, 1968, p. 76).

Autre point intéressant: l'homme fait habituellement sa première rencontre avec l'invisible au contact du non-visible,

c'est-à-dire la nuit. Il semble bien entendu que tous ceux qui veulent contacter les habitants de l'au-delà doivent affronter victorieusement l'univers nocturne, car c'est le moment propice aux merveilles, aux métamorphoses, aux sortilèges et aussi à toutes les peurs qui habitent l'homme depuis l'époque des cavernes. Entrer dans la nuit, c'est revenir à l'indéterminé, où se mêlent cauchemars et monstres, où surgissent les idées noires. Elle est l'image de l'inconscient et, dans le sommeil de la nuit, l'inconscient se libère. D'où l'angoisse et l'inquiétude que suscite la nuit, face à la malfaisance ou la colère des esprits des ténèbres.

Parmi les visiteurs nocturnes se présentent en premier lieu les farfadets tels que ceux de Killarney, lutins endiablés, qui surgissent inopinément devant les passants pour leur faire de mauvais coups ou, invisibles, manifestent leur présence par des bruits ou en accomplissant des merveilles. «Les nuits où le vent souffle, il faut faire attention, disent [les autochtones du Manitoba], car les feux-follets se laissent porter et disperser par le vent» (Picoux et Grolet, 1992, p. 21). Ce sont des esprits familiers, délurés et farceurs, bien sûr, mais peu dangereux, selon la tradition populaire, car ils sont plus près des hommes que des démons.

Cependant, les apparitions nocturnes les plus fréquentes, surtout dans les légendes métisses, sont celles des morts. Selon une croyance très répandue, la terre leur appartient quand il fait sombre, et tout particulièrement à minuit, heure des merveilles et des épouvantements, quand les hommes risquent le plus de tomber aux prises avec ces puissances. C'est la leçon qu'apprend le jeune François Carrière dans «La soirée des morts» lorsqu'il refuse de sacrifier sa sortie la veille de la Toussaint. Au retour, filant au galop aux approches du cimetière des Amérindiens, il est poursuivi par un homme qui porte une pelle sur son dos. «Il s'en fallait de peu qu'il touchât l'animal, et pourtant c'était un trotteur. [...] La peur m'a rendu fou», racontera-t-il plus tard au grand-père Benjamin qui en profite pour lui faire la leçon: «Écoute, mon garçon! C'était une soirée qui aurait dû être consacrée à la prière et non à une veillée de divertissement!» (Lemieux, 1975, p. 50). En fait, c'est comme si l'esprit prenait la parole pour avertir le jeune homme de ne pas empiéter sur le temps qui lui est réservé. Le jour est pour vous, semblait-il dire, la nuit est pour moi.

Ailleurs, il y a les défunts qui, en raison d'actes accomplis pendant leur vie, ne restent pas tranquilles sur leur couche funèbre. Nombreux sont les revenants qui errent par les champs et les chemins jusqu'à ce que leur temps d'épreuve soit achevé. Ainsi, dans la légende métisse intitulée «Une résurrection», une femme, morte depuis quinze jours, passe près de chez la famille Riel tous les soirs, un voile blanc sur la tête, les mains jointes sous le menton, et, en atteignant la rivière, devient invisible. Aux yeux des vivants qui la voient passer ainsi chaque soir, c'est un exemple des âmes des fidèles défunts qui, à l'encontre de ce qui est dit dans l'oraison funèbre de la prière aux trépassés, ne reposent pas en paix.

D'autres légendes évoquent des cas de défunts dont les liens avec leur existence terrestre sont imparfaitement rompus. Ainsi, «La dette» présente l'histoire d'une amitié entre deux hommes qui se poursuit quelque temps au-delà du trépas. Un des amis, Joseph, est surpris par la mort avant qu'il n'ait eu le temps de remettre à son ami une somme d'argent qu'il lui devait. Peu de temps après son enterrement, il rend visite à son ami Bédiet pendant la nuit pour lui dire, d'«une voix sépulcrale», qu'il n'avait pas pu entrer au ciel à cause de la dette qu'il n'avait pu acquitter. L'âme en peine requiert donc que l'ami qu'elle a laissé sur terre la libère du poids qui l'opprime pour qu'elle puisse trouver la paix. Aussitôt débarrassé du lien qui le rattachait encore au monde des vivants, le «revenant» abandonnera définitivement le monde d'ici-bas pour aller vivre son nouvel état dans l'univers d'en haut.

Cette même catégorie de défunts a en plus le privilège de hanter les maisons jusqu'à ce qu'elle obtienne la satisfaction de ses demandes. La paroisse de Saint-Boniface à Winnipeg peut ainsi s'enorgueillir d'avoir compté au moins une maison hantée sur son territoire. C'est dans une maison de la rue Taché qu'un fantôme se promenait pendant bien des années, accompagné d'un vent qui éteignait la flamme des cierges pour replonger les divers habitants dans l'obscurité complète. Il cherchait quelqu'un qui veuille bien enterrer dignement son corps, enfermé dans une malle à la cave. Un chiffonnier, qui entre dans cette maison abandonnée pour s'abriter pendant une très froide nuit d'hiver, accepte de lui accorder des funérailles pour que son âme cesse de souffrir et se fonde dans la grande masse anonyme des trépassés de l'autre monde.

Ainsi, quelques revenants, loin d'être animés de mauvaises intentions à l'égard des voyageurs de nuit, implorent au contraire leur bienveillance. D'habitude, aussitôt affranchis du supplice qu'ils subissaient depuis quelque temps, ils disparaissent, et on ne les voit plus dans les lieux hantés jusqu'alors.

Si les apparitions les plus fréquentes dans les légendes des Prairies sont celles des fantômes, les plus redoutées semblent être celles du prince des ténèbres. Symbole de toutes les forces qui troublent, assombrissent, affaiblissent la conscience et la font régresser vers l'indéterminé et l'ambivalent, le diable répond à la fascination exercée sur l'homme par le proscrit, le déchu, le maudit. Maître de la nuit, il accomplit mieux son travail de sapeur de consciences dans le cadre du non-visible. «La plus belle des ruses du diable, écrivait Charles Baudelaire, est de vous persuader qu'il n'existe pas» (Baudelaire, 1967, p. 113).

Dans nos légendes, donc, la représentation du diable varie beaucoup. Parfois, il demeure dédaigneusement invisible, sans pour autant cesser d'oeuvrer: il se révèle par ses prodiges. Ainsi, dans la légende intitulée «Le baril d'or», une grande quantité d'or, dissimulée dans un baril de poudre à canon et très étroitement surveillée, disparaît mystérieusement. «Quand la neige recouvre le sol manitobain», disent les Métis de Brokenhead, «le précieux métal fait fondre la neige et dessine des stries serpentes là où se trouve l'inoubliable baril d'or du colonel Wolseley» (Picoux et Grolet, 1992, p. 17). Pourtant, grâce aux jeux continuels du diable, le baril d'or, jusqu'à nos jours, est resté insaisissable.

Ailleurs, le diable se manifeste sous une forme humaine ou animale. Dans «Les trois cloches», il prend l'aspect d'un artisan de métier qui fera tout son possible pour empêcher la fabrication de cloches destinées à la colonie française de la Rivière-Rouge. Cependant, c'est la forme animale du diable qui prédomine dans ces récits. Cet être prend souvent la forme d'un loup, d'un cheval ou d'un chien, qui se manifeste notamment au moment où tel habitant se livre aux activités interdites par l'église. Les Métis aiment raconter l'histoire, datant de 1900, de Grand-Nézime et Ti-Modeste qui se mirent à jouer aux cartes un jour du Carême. Rendus à leur deuxième brasse, ils virent un énorme chien noir qui les épiait par la fenêtre; ils ne purent le chasser qu'en rangeant leurs cartes jusqu'au lendemain de

Pâques. La frousse dans l'âme, ils ne jouèrent plus jamais aux cartes pendant le Carême.

En fait, c'est une vision simpliste du diable que ces récits présentent: il s'agit d'un esprit maléfique qui ne brûle pas dans un monde souterrain mais réintègre constamment la vie des hommes, rappelant à ceux qui préfèrent périodiquement la délinquance et la marginalité qu'ils n'ont pas respecté les tabous de la société. Par sa présence, il redéfinit les contours de la vie sage et permet l'émergence d'un nouveau respect du sacré.

Nous l'avons bien vu: dans les légendes, la frontière qui sépare les habitants de la terre de ceux de l'au-delà paraît subtile, poreuse, osmotique. Quoi qu'il fasse, l'homme est un être relié aux esprits que le souffle des Prairies sème le long de son chemin. Partout, il sent la présence diffuse des éléments surnaturels qui façonnent sa vie et lui offrent en même temps la possibilité de contempler un univers qui l'aère et le grandit. Comme le disait Victor Hugo: «Tout vit! Tout est plein d'âmes» (Hugo, 1932, p. 439). Ainsi le visible et l'invisible sont-ils deux univers étroitement associés qui finissent par se confondre. Et le souffle créateur de l'homme lègue, dans ses légendes, ce pont invisible qui joint l'ici-bas à l'au-delà à tous ceux qui veulent y prêter foi.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BAUDELAIRE, Charles (1967) *Petits poèmes en prose*, Paris, Garnier-Flammarion, 188 p.
- BERGERON, Bertrand (1988) *Au royaume de la légende*, Ottawa, Les Éditions JCL, 389 p.
- BUIES, Arthur (1970) «Un pays à inventer», *Études françaises*, vol. 6, n° 3, p. 297-366.
- GUILLEVIC, Eugène (1968) *Terraqué*, suivi de *Exécutoire*, Paris, Gallimard, 253 p.
- HUGO, Victor (1932) *Les contemplations*, Paris, Nelson, 476 p.
- LA TOUR DU PIN, Patrice de (1946) *Une somme de poésie*, Paris, Gallimard, 365 p.
- LEMIEUX, Germain (1975) *Les vieux m'ont conté* (vol. VI: *Contes et légendes: Ontario et Manitoba*), Montréal, Les Éditions Bellarmin, 389 p.
- LÉTOURNEAU, Henri (1976) *Henri Létourneau raconte*, Manitoba, Les Éditions Bois-Brûlés, 143 p.

PICOUX, Louisa et GROLET, Edwige (1992) *Légendes manitobaines*,  
Manitoba, Les Éditions des Plaines, 137 p.

*(Acceptation définitive en avril 1993)*